

LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTASISTE ET HUMORISTIQUE

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :

M. TOUT LE MONDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

95, RUE MOLIERE, 95

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr. ; — 6 mois, 4 fr. ; — Trois mois, 2 fr. 50
Départements : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

BOITE : Rue Constantine, 18.

SOMMAIRE

Avis aux Littérateurs. — Question délicate, Louis Pollaud. — Monsieur Erual, Jehan T. — Monsieur Tracassin, Erual. — A Erual, J. T. — Riposte, Erual. — Tracassin à Pouponne. — Réponse. — La Poupée, A. d'Atraval. — Les Gants d'Armand, V. D. — Zig-Zag dans la musique et dans les livres, Aymé Delyon. — Jeux d'esprit. — Téléphone, Aymé Delyon. — Eliane, Aymé Delyon. — La Mort de la grand-mère, Charles Mauran.

AVIS AUX LITTÉRATEURS

Il n'est pas nécessaire d'être abonné pour collaborer ; il suffit d'envoyer 1 fr. en timbres-poste pour chaque article, vers ou prose. En cas de non-admission, l'administration rembourse 75 centimes pour chaque article refusé.

Les collaborateurs recevront franco, deux exemplaires du journal où ils seront imprimés.

Le Comité de rédaction du Zig-Zag s'occupe de la publication d'un volume de prose et de poésie, qui, sous le titre de Mélanges de Littérature et d'Art, contiendra les bonnes compositions.

Le prix d'insertion est de deux francs par page pour les œuvres admises. Les sommes versées seront remboursées aux auteurs en exemplaires du volume.

Ecrire bien lisiblement sur un seul côté de la page. Pour avoir une réponse dans le numéro du dimanche, les lettres doivent être à la rédaction le mercredi soir ; sinon, le Téléphone donnera l'explication à la quinzaine. Le Zig-Zag, Lyon, rue Molière, 95.

QUESTION DÉLICATE

D'où vient que tout à l'heure j'étais armé de courage et prêt à partir en guerre contre la plus belle partie du genre humain et que, maintenant, je suis indécis et crains, pour ainsi dire d'avancer davantage ? Oui ! je le déclare franchement, s'il tonnait ou si j'apercevais un éclair à l'horizon, moderne Romain, je rentrerais chez moi ; mais, le ciel est d'une limpidité désespérante et nul présage ne m'autorise à rétrograder ; la lice est ouverte, il faut y entrer et briser quelques lances en joutant contre... pour les dames, puisse le souvenir de celle que j'adore voltiger à mes côtés et me servir d'égide tutélaire !

J'en conviens, plus ou moins volontiers, la femme est la reine de la création ; c'est un astre capricieux autour duquel, modestes satellites, nous gravitons en cadence. Lorsqu'un phalène voit la flamme d'un bougeoir, il vient s'y brûler ; son destin s'accomplit ; il ne pouvait l'éviter ; c'était écrit. Eve est un rayonnement moins ardent, moins fatal peut-être, mais aussi attractif : elle nous attire malgré nous, sa faiblesse nous domine, son regard nous trouble ; nous ne pouvons, en sa présence, que reconnaître notre vassalité et lui prodiguer nos hommages ; elle possède tout ce qui peut nous charmer, nous distraire, nous courber sous son joug vainqueur ; gentillesse, malice, grâce, séduction. Si cette créature n'existait pas, il faudrait l'inventer ; elle est nécessaire à la réalisation de nos rêves les plus charmants ; nous ne pouvons l'exclure impunément de nos réunions, de nos festins, de nos plaisirs ; sa fréquentation nous civilise, nous impressionne parfois, nous amuse toujours ; c'est la perle la plus précieuse de notre écriin ; et puis, elle est si persuasive, si insinuante que nous fléchissons à son gré sans le vouloir, sans le savoir, sans nous en apercevoir, en un mot. Se raidir, résister, pourquoi faire ? Obéir est une si douce chose lorsqu'il ne s'agit que de contenter une épouse, une maîtresse, une amie ; lorsqu'un regard émouvant se réfléchit dans le nôtre ; lorsqu'une voix caressante nous parle, pouvons-nous ne pas l'écouter, ne

pas accorder ce qu'elle nous demande ; tous les arguments féminins sont généralement indiscutables ou indiscutés ; protester est inadmissible en pareille matière ; souscrire, approuver, convenir est notre lot ; ne nous en départissons jamais, si nous voulons conserver les rares prérogatives, les quelques privilèges que les dames ne nous contestent point encore : le droit de vote, le fauteuil de député, la toge de magistrat, l'épée de capitaine ou la mitre d'évêque. Adhérons, le sourire sur les lèvres, à toutes les propositions du beau sexe quel qu'elles soient ; ne le mécontentons pour rien au monde, il pourrait nous faire repentir ; ne parle-t-il pas déjà d'inégalité sociale, d'émancipations, de revendications ; craignons de l'obliger à la révolte ; soumettons-nous, approuvons ses raisonnements, ses appréciations, ne le mettons pas dans la nécessité de revêtir la cuirasse de combat ; peut-être ne serions-nous pas les plus forts et faudrait-il conclure un armistice à l'expiration de la première bataille ; avant longtemps, j'en ai la certitude, nous devrions pactiser. Aussi, je laisse à d'autres le soin de le contredire, de le blâmer, de le décrier et je veux le louer, l'applaudir, l'encenser même ; ses couleurs étant les plus brillantes, je les arbore et me constitue son chevalier ; n'osant l'attaquer, je me propose de le défendre et lui jure fidélité, soumission, dévouement... Mais, est-ce donc là le but que je me proposais d'atteindre ? Suis-je impartial en parlant ainsi ? Dois-je rétracter ce que je viens de proclamer avec tant d'assurance ? Puis-je, sans m'exposer à mille ennuis, à des déceptions, à de cruelles vengeances ? Suis-je sûr que personne ne voit ce que j'écris et ne se dispose à m'injurier à la moindre incartade de ma plume vagabonde ? N'ai-je aucune femme accoudée sur le dossier de ma chaise et prête à m'interrompre à l'occasion ? Je n'affirme rien, je ne nie rien, je crois tout possible et agis en conséquence ; je me précautionne simplement. Pour me chercher noise, les descendantes d'Eve se garderont de franchir, je l'espère du moins, la barrière de compliments qui nous sépare désormais ; je le sais, j'avais mission de parler autrement ; d'être plus franc, plus sincère, l'énergie voulue pour cela m'a fait défaut, je le confesse sans difficulté ; faute avouée est à moitié pardonnée ; d'ailleurs, en de telles circonstances, l'excuse précède toujours l'erreur ; du reste, il est si drôle de ne dire que du bien de ses voisines ! Je n'aime pas cancaner ; je sais très bien que chaque médaille a son revers ; qu'importe, si je ne regarde que le bon côté des choses. Ai-je tort ? Ne suis-je pas libre d'agir à ma guise ? J'aime à respirer le parfum des fleurs sans songer aux épines qu'elles peuvent avoir. Ce système a de nombreux partisans, personne n'en disconvient. Au fait, la cause que je soutiens est belle ; je la dis telle et laisse à de plus entreprenants la difficile mission de divulguer adroitement les légères imperfections de cet élégant tableau : la femme, cet être perfide et rusé, mais gracieux et bon, qui se plaît à nous fuir lorsque nous le poursuivons, à nous poursuivre lorsque nous le fuyons, qui veut toujours ce qu'à tout autre nous ne donnerions jamais ; qu'ils l'osent et que les dames daignent leur pardonner, puisque nous ne les croirons pas.

Louis POLLAUD.

MONSIEUR ERUAL

Tracassin n'ayant pas encore eu le plaisir de trouver la *Marieuse*, ignore en quoi consiste le système Jordannet. C'est donc bien dangereux ???

Agréez les salutations amicalement hostiles de

JEHAN T.

MONSIEUR TRACASSIN

Erual s'est déjà procuré le plaisir de faire trouver la *Marieuse* ; nul n'ignore donc plus en quoi consiste le système Jordannet. Est-ce assez dangereux ???

Agréez les salutations hostilement amicales de

ERUAL.

A ERUAL

Franchement, Erual, pouvez-vous concevoir, Que je sois bien tenté d'aller me faire voir, Quand vous, perfide ami, non content de me mordre, Sans le moindre détour, vous parlez de me tordre, Ou bien de m'étrangler ? Ce serait pour le coup, Bêtement se jeter dans la gueule du loup.

J. T.

RIPOSTE

Erual conçoit tout ! Plus, il n'a peur de rien, Vous êtes un trembleur !... Naïf tacticien, Quand même on se fait voir : Est-ce qu'on est tordu ? Un bébé de cinq mois qui donc a-t-il mordu ? Au total, sans maison trouvera-t-on la porte ? Impossible peureux ! Vous la baillez trop forte. Pourtant cher Lazzarone : il peut venir un loup : (Traduisez Jordannet) qui vous traîne du coup !!!

ERUAL

TRACASSIN A POUPONNE

M'offrir tes amitiés, généreuse Pouponne, C'est presque un dévouement, car n'ayant pas de cœur Je ne puis en retour rendre ce qu'on me donne « Indomptable grognon » J'ai de plus, par malheur, Beaucoup d'autres défauts mais je crains qu'on les sache On ne m'aimerait plus, c'est pourquoi je me cache.

RÉPONSE

De cœur !... oh ! moi pas plus, car ce m'est un caprice De te trouver gentil ; mais va, ça peut passer !. Quand je flatte quelqu'un c'est souvent par malice ; Pour le jeter bientôt du ciel au précipice : Qui me plat le matin le soir va me lasser !

LA POUPÉE

Jeune, enfant que viens-tu de poser sur la pierre Qui recouvre ce tombeau ?

Quoi ! c'est une poupée ! Oh ! dans un cimetière Quel objet est plus nouveau ?

Monsieur, ne me grondez pas, j'arrive du village Pour voir grand-père aujourd'hui

Car il est si content lorsque je suis bien sage Et puisque je pense à lui.

La petite poupée est pour le grand-père Pour lui que je l'ai mise là

C'est un petit cadeau que m'a donné ma mère Et que j'apporte à grand-papa.

A. d'ATRAVEL

LES GANTS D'ARMAND

J'avais vingt-cinq ans alors... un teint clair, des cheveux blond-cendré, une physionomie ouverte, une désinvolture pleine de grâce, un invincible aplomb, tel est le résumé des agréments physiques que je possédais; je suis trop modeste pour parler des autres.

Ma mère, pieuse femme, gémissait de me voir aussi séduisant et redoutait pour moi une foule de pièges, de chausse-trappes, d'engins formidables cachés, pensait-elle, dans les beaux yeux et sous la frange de cheveux des pires filles d'Eve. Moi, je n'y prenais pas garde, connaissant par maints camarades la pesanteur des chaînes dorées et la tenacité de la glu à laquelle ils s'étaient laissés prendre. Je préférais aux sourires intéressés, aux œillades plus ou moins assassines, les promenades alpestres, les charmes des glaciers et des lacs bleus, et me risais en tapinois des angoisses d'une mère, ne cherchant nullement d'ailleurs à la rassurer. Et pourtant j'en appelle à son propre témoignage, j'étais certainement un bon fils. D'après cela, jugez des autres!

Le malheur voulut, malheur, non pour moi, mais pour l'intéressante victime qui, que... enfin, vous verrez plus tard; le malheur voulut que ma mère, poussée par une sienne aimable amie, en vint à voir, dans quelque ville de province que je ne nomme pas, une jeune fille dont on lui avait parlé pour moi et dont elle s'éprit tout comme si elle eût dû se marier elle-même.

Comme on peut le penser, les allusions, les descriptions, les exhortations allèrent bon train. A ce torrent j'opposai un front impassible. Cependant on n'entend pas répéter vingt fois par jour: Quelles grâces! quels doux yeux! quelle distinction! quelles fines extrémités, etc., sans désirer quelque peu, à la fin, de contempler cet ensemble de merveilles et, quoique j'en eusse, c'est ce qui arriva; mais je me promis de réduire à néant ce qui n'était sans doute que des hyperboles maternelles.

L'objet habitait une petite ville délicieusement située. Or, ayant épuisé tous les environs de ma grande cité, il ne me déplaisait point de me lancer dans cet inconnu et cela d'autant plus que le printemps, tardif cette année, revêtait brusquement tous les charmes d'un plaisir longtemps attendu. Mais comment entreprendre une course, si peu éloignée qu'elle soit, sans un compagnon, avec lequel on ne compte pas les paroles. Les gais propos, enivré que l'on est par les joies sans cause de la jeunesse et les effluves du renouveau. D'ailleurs, je me proposais, ô perversité! de m'égayer quelque peu au sujet de ma digne mère et de la Dulcinée qu'elle m'octroyait en pensée, sans trop se préoccuper de ma bonne volonté. Mon ami Armand, auquel j'ouvris pleinement mon cœur, et cela sans la moindre émotion, sans la plus légère rougeur fugitive, consentit très volontiers à m'accompagner dans ce qu'il appelait, en levant ses yeux au ciel d'une façon comique, un pèlerinage d'amour. Son âme était tendre et naïve et ma mère n'eût pu choisir un meilleur associé à moins que, plus avisée que moi, elle eût compris, prévu... mais n'anticipons pas sur les événements, comme disent les romanciers.

Armand, et ici ma vanité reçoit une rude atteinte, Armand n'était pas plus beau que moi, peut-être, mais il avait incontestablement plus de chic: sa taille, plus élevée, semblait mieux proportionnée que la mienne; ses cheveux, d'un blond allemand, ondulaient naturellement. Quelque chose de froid, d'un peu raide dans toute sa personne, lui conférait un petit air aristocratique cher aux femmes. Puis, sa mise était toujours correcte, irréprochable et, le traître! ce jour-là, jour de simple promenade à la campagne, il avait mis des gants couleur tige de bottes... oh! ces gants... ils ont perdu ma victime!

Nous partîmes, devisant d'une foule de joyeusetés, et, après une couple d'heures, nous nous promenions dans un jardin public où nous étions sûrs de la voir et de la reconnaître à certains indices.

Elle ne se fit pas longtemps attendre. Elle était délicieuse en tous points. Malgré mon évidente mauvaise volonté, je ne trouvais à critiquer que quelques détails insignifiants de ses grâces ou plutôt de sa toilette. J'enrageais de la voir telle que ma mère l'avait dépeinte et je crois morbleu que mon cœur allait se rendre, lorsque je m'aperçus que, sur mon ami seul, se portaient ses yeux timides et charmants; que c'était mon ami seul qu'étudiait le regard scrutateur de la mère; que je ne jouais-là, enfin, que le rôle effacé de confident. De plus, il était clair que l'incognito voulu de mon voyage avait été trahi.

Agacé, furieux contre mon ami, contre ses gants, contre ma mère, contre la jeune fille, sa mère, le monde enfin, je désertai brusquement cette maudite promenade et, manquant de tente pour m'y réfugier tout seul, je courus à la gare, suivi de mon ami qui s'évertuait à me démontrer l'inanité de ma conduite et me proposait je ne sais quel biais pour dissiper l'erreur de ces dames, dont il n'était que trop flatté, pour mon amour-propre aux abois.

— Eh bien! prends-là, m'écriai-je, dans le paroxysme de ma fureur.

Il sourit d'un air olympien:

— J'aime depuis deux ans, dit-il, et, dans trois mois, je serai uni à ma fiancée.

Ma colère ne se fonda point à cet aveu.

— Pourquoi ces gants alors? fis-je, en un rugissement.

— Mais j'en porte toujours et presque toujours de cette couleur, douce à l'œil. Me croyais-tu donc capable de marcher sur les briées? Tu m'as dit de l'accompagner, j'ai répondu à ton appel: Devais-je prendre une livrée? En quoi ai-je manqué aux lois de l'amitié.

Je ne répliquai rien, maudissant ma sottise.

Je déclarai à ma mère que sa protégée était laide, fagotée, idiote et je m'efforçai de l'oublier. J'y parvins d'autant mieux que, peu après, la bonne Providence mit sur ma route l'ange qui... mais ceci est une autre histoire, plus flatteuse pour moi, je vous le jure.

Vous croyez que j'ai fini? Non, le plus douloureux me resta à confesser. La jeune M..., épris de mon ami sous mon propre nom, désolée que ce vague projet de mariage, dont on avait eu l'imprudence de lui parler, n'eût pas de suites, refusa maints sortable partis et lorsque, longtemps après, elle se décida enfin à se marier, qui sait si l'image d'Armand ne vint pas flotter encore dans son souvenir et troubler ses serments?

Un jour, le hasard me réunit à elle et à son mari, chez un ami commun. Lorsque je lui fus présenté, ses traits exprimèrent une vive stupefaction. Ainsi me fut confirmée une méprise dont je n'avais d'ailleurs jamais douté. J'en cheris encore celle qui m'a choisi. La jeune M... regretta sans doute alors de n'avoir pas donné son cœur tout entier à son mari, d'avoir languï pour qui jamais n'avait songé à elle, car, depuis notre rencontre, m'a-t-on dit, son visage rajeunit, elle a repris ses vingt ans.

Qu'il soit donc enfin pardonné aux gants de mon ami,

V. D.

ZIG-ZAG dans la Musique et dans les Livres

Mme Edouard Lenoir a eu l'amabilité extrême de m'adresser sa romance: *Viens!* avec une dédicace trop élogieuse par rapport à *Eliane*, je la remercie vivement de cette attention... charmante comme provenance et comme valeur. Les paroles sont de la donatrice elle-même, l'éminente préslente de notre Société des Ecrivains français, c'est tout dire; elles ont su dignement inspirer le compositeur musical, M. Ernest Ameline. Puisque, malheureusement, nous sommes trop éloigné de Mme Lenoir pour la remercier de vive voix, qu'elle accepte notre gratitude exprimée ici et qu'elle veuille bien un jour venir nous voir... en photographie du moins, c'est notre vœu.

Nous avons été vraiment gâté ces temps-ci en envois de toutes sortes, par M. Chapelot directeur du *Biographe de Bordeaux*, par exemple. Il nous a adressé la première série de ses *Contes balzaitois*, contes impayables, qu'on peut mettre entre toutes les mains sans exception. Ce petit volume renferme des récits d'un drôlisme inouï dans une langue délicieuse par sa saveur locale, et les illustrations nombreuses font encore mieux ressortir ces réjouissantes fantaisies.

Nous avons cité la chansonnette: *En écosant des p'tits pois*, les lecteurs qui, l'achetant, ont suivi mon conseil, me sauront gré de leur faire connaître davantage les auteurs: MM. Edmond Martin et Henri Girard. Ce dernier nous a attiré des félicitations pour sa pièce intitulée: *Ce jour-là* (*Zig-Zag* du 18 mars 83). Le premier est le rimeur le plus spirituel, le plus fécond qui se puisse trouver. Chroniqueur des spectacles à la *Finance pour rire* et à la *Revue Théâtrale*, deux solides feuilles parisiennes, il y écrit aussi des quatrains, des bons mots, des « folies à la mode » dont nombre respectable de journaux se nourrissent toute la semaine.

Donc, quand ce premier et ce dernier s'unissent pour travailler ensemble, le résultat n'est pas douteux. Cela est arrivé pour *Le sentier des noisettes*, voici le début de cette romance:

Quand vient la saison des noisettes,
Des milliers de petites dents
Vont au sentiers des amourettes,
Dans le but de croquer devants!

Est-ce engageant, dites-moi? Revenons à M. Martin seul. Disons une fois pour toute qu'il a confié la musique à des auteurs d'un genre spécial. Leurs compositions ne sont pas tapageuses et dites par un interprète vulgaire ne feraient pas d'effet. Faites de nuances très subtiles, il faut les savoir souligner, elles exigent un chanteur à la voix déliée, à l'esprit prompt, à la physionomie mobile et fine.

Glanons dans le paquet considérable que nous avons reçu: *Le Rossignol Andaloux*, valse-holéro dont le refrain surtout est charmant, la voix soutient un air onctueux très lié, tandis que l'accompagnement vif sautille, faisant rêver des castagnettes.

La Tyrolienne du petit mousse, ce sujet si délicat, si mélancolique a été traité comme il le mérite et l'on voit profondément ému:

Le pauvre petit en vigie qui porte ses plaintes à l'immensité.

J'en voudrais bien! Un des rares morceaux convenables pour les fillettes; c'est une trouvaille pour utiliser une enfant dans une fête; joli air, chanté et parlé, un vrai petit rôle au complet.

Le beau postillon des amours. « Il est mignon — Il est rusé — Et sait fort bien mener son coche » Nous n'en doutons pas; ces Messieurs lui doivent d'avoir mené le morceau à très bon port.

Le plus joli garçon exige comme interprète non un simple chanteur, mais un véritable acteur. Il faut savoir être un vrai « gommeux » pour dire comme il faut: Je m'avance à la dérobée — Pour vous saluer tous: bonsoir! — Ma cervelle est tant occupée — Que j'ai bien peu de temps ce soir — Oh! mesdames si vous voyez la gravure, le monocle, ces dents, ces cheveux, ce col!... vous achèteriez vite le morceau pour rire et ne seriez pas déçu. Car si j'ose écrire un enfantillage, je dois dire que les gravures seules de cette série composent un très bel album et l'on peut mettre en tête le dessin-portrait de « Alida ». Je connais beaucoup de gens qui s'embarquent sur la foi d'une couverture engageante. Mais je n'en finirais pas et la copie s'amoncèle.

Donnons pour le bouquet: *Folle gaité* que je prends sur moi de vous recommander chaudement, soit comme paroles, soit comme musique, formant un délicieux ensemble que vous serez enchanté de connaître et qui vous vaudra beaucoup de bis. Puisque la déclamation est en si grande vogue, procurez-vous: *Lequel?* dialogue en vers du même auteur, où se prolonge jusqu'au bout un réjouissant qui proquo. *L'envers de la médaille*, épigramme bien préparée à ces lamentables belles-mères. *La Dernière barricade*, récit patriotique.

Enfin, je veux vous parler d'une romance, paroles et musique de Tagliofico: *Je ne la connais pas*, romance publiée par la maison Eugel de Paris. Mais, je dois vous dire que c'est un cadeau et alors vous croirez que je mets de la complaisance à vous vanter cette réunion de mots et de notes découpées comme une fine dentelle. Eh bien, pour que vous ne pensiez pas que j'exagère si je ne puis rendre ici l'air suave, vous aurez foi, car je vous affirme qu'il vaut la poésie, et la poésie... la voici:

Je ne la connais pas, mais pas le moins du monde
Et nous vous marierons un jour, je ne sais où!
Ce dont je suis certain, c'est qu'elle sera blonde
Et que j'en serai fou!

Blonde avec des yeux noirs, vingt ans, et je suppose
Qu'elle met une mouche et poudre ses cheveux;
Que sa bouche est vermeille et son oreille rose,
Ses pieds, on les tiendrait dans une main, tous deux!

Je ne la connais pas, peut-être aussi n'a-t-elle
Ni velours, ni satin, ni ruban, ni bijou.
Ce dont je suis certain, c'est qu'elle est la plus belle,
Et que j'en serai fou!

J'attache mon cheval à la grille dorée
Et j'entre chapeau bas, d'un air fort décidé,
Pour tomber à genoux quand cette voix rêvée
Me dira: chevalier, vous avez bien tardé!

Je ne la connais pas, eh bien, quoi qu'il advienne,
N'eût-elle pas de nom, n'eussé-je pas un sou!
Ce dont je suis certain, c'est qu'elle sera mienne,
Et que j'en serai fou!

Trouvera-t-on rien de plus mignon! oh! si vous l'entendiez
chanter avec goût!

Aymé DELYON.

JEUX D'ESPRIT

Logographe

Mon un est ce qu'un cerf bien élevé doit faire,
Mon deux est inhérent à tous les matelots,
Mon trois, fût-il Picou, ne sut jamais me plaire,
De mon quatre, en tout temps, l'homme a bravé les flots,
D'une conjugaison, le cinq est la finale,
Six est une consonne, et, sur ce, je détail.

Charade.

Mon premier souvent va porter
Mon tout ailleurs, ici.
Mon second se fait exploiter,
Mon tout aussi.

AIMÉ DELYON.

Solutions du numéro 21.

Charade: ADIEU.

Logographe: PAIX-AIX-X

P

T A S

T A P E E

Mot en losange: P A P E I T I

S E I N E

E T E

I

C O E U R

O U R S E

E R U A L

U S A G E

R E L E N

Père Chazotte, Papa Grigou, Ladièze, Stagno ont deviné en partie.
Bispatte et Bluette ont tout deviné et ont seuls droit à la prime. La nouvelle prime sera donnée dans la semaine qui suit le 17 juin.

TÉLÉPHONE

Au prochain numéro, nous donnerons la copie exacte d'une lettre épigrammatique adressée à Etual par une Jordannet quelconque dont le style et l'orthographe sont un poème.

Madame Duplan, à Beyrouth. — Reçu un abonnement par M. M. D. Merci à notre aimable compatriote. Rochecardon est tout en fleurs.

Madame C., rue Boissière, Paris; Madame V., hôtel, rue de Vendôme. — Reçu vos abonnements. Merci sincèrement.

Premier amour. — Manuscrit accepté; vu sa longueur, prière de nous renvoyer 1 fr. 50 pour l'insertion.

Monsieur Mauconduit, à Bolbec. — Merci cordial, recevez *Zig-Zag* contre échange ci-joint aux annonces, réservez-lui une petite place en permanence. Voici la *Marieuse*; riez et parlez-en, s. v. p.

Georges Vallée. — Bien aimable, cette visite en carton. M. T. D. devient invisible. A bientôt, Avez les *Marieuses* demandées.

Alban Vilaitte. — Reçu 1 fr. Pa-serez bientôt.

V. D. — Pardon du retard; mais avons pensé que préféreriez ne pas voir votre pièce morcelée. Votre abonnement expire aujourd'hui; voulez-vous nous permettre de le renouveler?

Edmond Martin, Paris. — Reçu votre remarquable pièce, formera un de nos prochains articles de fond. M. F. C. a dû vous écrire.

L'Ami de P. — Bonjour! Je profiterai peut-être de la permission. Gratitude quant à votre précieuse idée pour le livre. J'aurais bien désiré pouvoir démêler quelque chose dans cette histoire de votre f... et p... : J. J...

Aymé DELYON.

JULIEN, TAILLEUR

Le succès obtenu depuis sa création par cette maison la dispense de toute réclame.

Vêtements complets sur mesure: 35 francs.

63, Rue de l'Hôtel-de-Ville

La Maison de chaussures A la Renommée, 44, place de la République, Lyon, informe sa nombreuse clientèle qu'elle est toujours parfaitement assortie en chaussures de haute nouveauté de la saison.

Chaussures fortes pour excursions, chasse, réservistes, pensionnés. — Chaussures de luxe et de fantaisie. — Pantoufles en tous genres.

La maison n'a pas de succursale.

Le Gérant, P.-M. PERRELLON.

Lyon. — Imprimerie PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 23.

ÉLIANE

Roman psychologique dédié à Victor Hugo.

(Suite) — N° 8

— Vous parlez de ce que vous ne connaissez pas.

— M'estimez-vous assez pour ne point m'accuser d'indiscrétion vulgaire à votre égard?... Oui, alors contez-moi cela, nous verrons à deux s'il n'y a point de remède... Je veux vous aider un peu à parler... Voyons, vous aimez cet homme si hautain, si raide ?

André cherchait à dessein à dépouiller par gradation cette idole de son prestige ; sans vouloir remarquer le geste de dignité outragée de sa cousine.

— Ce n'est pas un de nos chers compatriotes ? continua-t-il.

— C'est un Russe, répondit Eliane, sans voir qu'elle commençait une confidence.

— Ah !... Je lui ai trouvé l'air dur d'un Cosaque !... Les goûts de ce barbare doivent différer à l'excès des goûts d'une Française... Quelles occupations — les chevaux exceptés — vous eût été communes ?

— J'aurais partagé ses travaux.

— Quels travaux ?

— C'est le premier astronome de l'époque ! Monsieur Mikita Sowareff, fit-elle orgueilleusement.

— J'en doute, son nom nous est tout à fait inconnu dans les meilleures relations scientifiques, reprit l'habile André avec bonhomie. Mais, vous ne pouviez pas être astronome, vous !

— J'aurais tant travaillé !

— Et vous en seriez morte.

— Qu'importe ! J'aurais été fière de me sacrifier pour lui à la science !

— Vous raisonnez faux, pauvre petite amie. D'abord, il est moins facile de mourir « pour le bon » que sur les livres... Oui, là, on se désespère, on se tue, on se poignarde avec une facilité qui fait mon extase. C'est un défaut de certains littérateurs contemporains de porter au comble les exagérations... Beaucoup on éprouvé des douleurs plus grandes que les vôtres : très peu se pendent ! En supposant ce travail mortel pour vous, je ne l'accuse point de réceler une mort foudroyante. Je veux dire que votre beauté, votre santé, votre jeunesse y auraient succombé à la longue ; votre époux serait resté avec le remords de vous avoir

tue. Je suis un prêcheur insupportable, si vous voulez que je m'arrête, parlez à votre tour.

A force de calineries fraternelles, il atteignit son but.

Avec l'égoïsme inhérent aux amoureux navrés, elle lui recommença vingt fois les mêmes dialogues, lui dépeignit indéfiniment les mêmes scènes ainsi que la beauté, l'esprit, les charmes, les traits moraux et physiques de Mikita ; s'attendrit sur elle même, pleura, reprit son récit bien avant qu'elle l'avait laissé, sans se lasser de traiter le seul sujet capable de la préoccuper.

André écoutait patiemment. Véritable artiste dans l'âme, ce fut comme on entreprend une œuvre d'art, qu'il entreprit d'analyser les sentiments agités de sa cousine, et, avec maints efforts, de les ramener au calme.

Après avoir relu la lettre du jeune savant, il la rendit à Eliane.

— Sachez-le, lui dit-il, lorsqu'on aime, on place sans hésiter son idolé sur un gigantesque piédestal ; puis, l'on s'abîme devant l'aurole factice des perfections dont on l'a naïvement couronné. Ceux qui restent à sang-froid ne jugent pas de même. Aucun homme n'est parfait. Celui-ci, comme les autres, a ses grandes imperfections, ses vulgaires misères, ses moments d'humeur ! Vous ouvrez des grands yeux incrédules ?... Oui... ce n'est plus un simple mortel !... Ce qu'il est, je vais vous le dire : écoutez-moi... Monsieur Mikita Sowareff (il martelait chaque syllabe) est tout simplement un froid ambitieux.

— Lui !... oh, André ! ! !

— Oui, ma chère enfant ; il vous aime éperdûment, selon lui, et préfère vous sacrifier à sa position que de faire l'inverse. Oh ! je ne voudrais pas être brutal, mais ne vaut-il pas mieux vous faire souffrir en arrachant, d'une main résolue, le fer de la blessure, que de vous laisser traverser la vie avec cette arme au cœur. Voulez-vous deviner la pensée de votre héros merveilleux ? Il se dit : l'amour, c'est vrai, est une douce chose ; je pourrais épouser mademoiselle Delinge, belle, riche et que j'adore, mais la fortune m'importe peu, la mienne me suffit au-delà. Quant à l'amour, cela peut durer cinq années peut-être dans l'organisation absorbée d'un savant ; ensuite, que serai-je ?... rien qu'un vulgaire mari... un heureux mari, au moins, pas plus que cela ! J'aurai mené une vie insignifiante ; mon nom restera ignoré ; ce nom de Sowareff, illustré par le père, tombera dans l'oubli avec le fils. Je serai exclus de cette vie de savant, la jouissance de mon amour-propre, ce qui est tout pour moi. Cette vie me me plaît, m'enchant. Je ne puis la passer avec Eliane, belle, jeune, coquette, aimant le plaisir... nous nous trouverions vite étrangers l'un à l'autre ; elle me dérangerait... C'est une question de quelques mois au plus pour l'oublier ; extrémité préférable à celle de briser ma carrière en abandonnant la science.

Pendant qu'André parlait et qu'impitoyablement il arrachait un à un les rayons de l'aurole du demi-dieu, la pauvre enfant souffrait un long martyre... la tête lui tournait... le souffle lui manquait... Tout-à-coup, elle porta sa main à sa gorge sèche, jeta ses deux bras en avant, et, avec un faible gémissement, s'abattit sur la poitrine d'André, resté debout devant elle...

Le jeune homme, épouvanté de l'élan de cette douleur fielle, retint Eliane dans ses bras, lui lissa doucement les cheveux comme à un enfant, lui prodigua les noms les plus tendres.

Soudain, elle recouvra la voix.

— Taisez-vous !... je le veux !... cria-t-elle. Oh ! cela est impossible !... impossible !...

Ses tempes battaient avec une effroyable violence ; son cousin passant le bras autour de sa taille, lui fit faire deux ou trois pas.

— Oh ! mon amie ! il m'en coûte de vous faire de la peine ?...

— Ne me dites rien ! plus rien ! entendez-vous ?... Je sens que je vous déteste !

Sa main glacée chercha la main du jeune homme et la mit sur son cœur malade à elle.

— Voyez comme il saute !... je sens qu'il m'échappe !... Ah ! je souffre ! je souffre !...

— Pauvre petite sœur chérie, combien je donnerais pour vous voir rassénérée !... Si je suis cruel, si je parle ainsi, c'est afin de guérir votre douleur. Quand vous aurez compris qu'il est un mortel comme tous les autres, vous songerez à épouser celui qu'il ne nomme point, mais que vous me ferez connaître... vous verrez alors que votre premier ami se peut remplacer.

— Jamais ! jamais ! s'écria-t-elle. Une masse de larmes tomba de ses yeux. La bonté d'André le domina ; il saisit entre ses mains la belle désolée, pour chasser à force de baisers les nuages de ce front exquis.

Elle ne se troubla point : c'était une caresse enfantine.

André pâlit aussitôt de l'émoi en son âme ; il s'étonna du calme d'Eliane.

— Oh ! mon Dieu ! pria-t-il en lui-même avec toute la force de son être, mon Dieu, ne permettez pas que je me mette à l'aimer !

Mais il est souvent trop tard quand on songe à pousser ce cri vers le ciel, et peut-être vaut-il mieux parfois n'être point exaucé.

Il trouva soudain étrange son tête-à-tête avec la jeune fille, mais n'en fit rien paraître et tâcha d'assurer sa voix, afin de dire à l'adorable enfant tout en pleurs, voulant profiter de la mobilité de cette jeune imagination :

A suivre.

AYMÉ DELYON.

LA MORT DE LA GRAND'MÈRE

A ma jeune Femme.

Toi dont l'âme aujourd'hui, bien loin de cette terre
Contemple du Seigneur les divines clartés,
Souviens-toi, près de lui, souviens-toi, bonne mère,
De ceux qui sont restés !...

Enfant, c'est avec toi que je veux en parler
Toi dont l'amour est là, prêt à me consoler
Si mon sombre récit vient d'une larme amère
S'échappant de mon cœur humecter ma paupière.

I

Vois-tu, quand apparaît, à mon esprit troublé,
Ce qui de l'horizon déjà s'est envolé,
Mes vingt ans, ô douleur ? mes plus belles années,
Comme des anneaux d'or l'un à l'autre enchaînées,
Ma jeunesse avec ses délires d'infini,
Ses rêves généreux gazouillant dans son nid ;
Je souffre, mais jamais autant que si je pense
Que celle dont ma joie eût fait la récompense
Est sous la terre alors que je suis sous les cieux
Et que la mort l'a prise en me laissant heureux !
Elle est là ! Dans la nuit de cette nécropole
Où meurent tous les bruits, d'où nul bruit ne s'envole
Si ce n'est le soupir long et triste du vent
Ou le chant du grillon dès le soleil levant !
Tout cela me revient, hélas ! sans que j'y songe
Quand fatigué parfois du présent je me plonge
Dans cet abîme où sont couchés tant de débris
Diamants écrasés dont j'ai connu le prix !
Mon esprit que souvent la passion enflamme
Avant tout a gardé le nom de cette femme
Et jamais nul amour, nul rêve, nul bonheur,
Comme son souvenir ne remplissent mon cœur

II

Un jour — il est bien loin — celui de ma naissance,
Ma mère devant faire une assez longue absence,
La pria, sans délai, de vouloir bien trouver
Une bonne nourrice et qui put m'élever ;

« Mais moi, que suis-je donc ? lui répondit grand'mère,
Toute fâchée et se mettant presque en colère,
Qui mieux que moi pourra l'aimer, le recevoir
Un étranger ? Non, non c'est moi qui veux l'avoir ! »

Vingt ans, je suis resté sous sa douce tutelle
Elle heureuse par moi, moi bien heureux par elle.
Au monde n'entendant, n'écoulant que sa voix
Dont l'écho m'est au cœur resté comme autrefois !
Mais hélas ! notre triste vie est ainsi faite
Qu'elle greffe souvent un deuil sur une fête
Et que toujours en nous quelque vide est laissé
Soit peur de l'avenir, soit regret du passé.
La barque tôt ou tard doit quitter le rivage
Pour braver la tempête ou sombrer dans l'orage,
L'homme, l'homme lui-même en sa course emporté
Est par la même loi dans tous les lieux jeté
La pauvreté passant naguère à notre porte
Y frappa, puis l'ouvrit. Il fallut que je sorte
De la maison paisible où jadis avaient lui
Autant de frais rayons qu'il y rentrait de nuit.

III

Quand on a vu grandir et marcher dans son ombre
Et couvert de baisers, dont lui seul sait le nombre.
L'enfant de son enfant — double titre à l'amour ! —
Et qu'on vient à le perdre un an, un mois, un jour,
Qu'on n'a plus son front blond près de sa tête grise
Notre âme quelque temps de ses larmes se grise
Puis comme rien enfin ne calme son tourment
Bientôt retourne au ciel. N'est-ce pas grand'maman ?...
C'était un jour de mai, de mai le mois des roses,
Mais le sort aime tant le contraste des choses
Qu'il ne faut s'étonner qu'un cyprès s'éleva !
Donc, un matin de mai, ma mère la trouva
Presque morte et pouvant balbutier à peine
Quelques uns de ces noms dont l'âme est toute pleine
Et laisse déborder aux suprêmes instants :
Noms sacrés des aïeux, noms chéris des enfants ;
Le mien surtout, le mien ! Quand on l'eut étendue
Sur son lit, dès qu'un vague bruit troublait la rue —
Roulement de voiture, écho léger des pas —
Les yeux mourants s'ouvraient, puis ne me voyant pas

Se fermaient, pour laisser sans doute sa pensée
M'appeler d'une voix plus tendre et plus pressée.
Car son âme attendait ne voulant partir
Sans m'avoir pu revoir, sans m'avoir pu bénir.
Quand je vins son front pâle était comme sa couche,
Sur ce front j'attachai mes regards et ma bouche
Et toute ma jeunesse en un baiser passa
Dans ce corps vénéré qui jadis me berça.
Elle ne parlait plus, mais me sentant près d'elle
Ranima pour moi seul, la dernière étincelle
De sa vie ignorée et sublime à la fois :
« Petit, pauvre petit, mon Dieu, je le revois,
Soyez béni, je pars... en vous j'ai confiance !
Et toi mon cher enfant, toi ma seule espérance,
Sois sage, bon, croyant, honnête, vertueux ;
Au revoir, mon enfant, je vais t'attendre aux cieux !
Dans un dernier effort, sa main serra la mienne,
Puis ce fut tout, mon âme aux cieux vit fuir la sienne.
Et jusqu'au près de Dieu mon esprit confondu
Put suivre le sillon de son vol éperdu... »

Repose bien en paix, ô ma vieille grand'mère !
Jamais de ton tombeau nulle main mercenaire
N'arrosera les fleurs, la mousse et le cyprès
Tant que je serai là, mère, repose en paix !
Ton corps dort sous les fleurs par mes genoux froissés
Et ton image sainte habite ma pensée,
Ton âme est dans ce ciel où sont levés mes yeux,
Ton souvenir béni dans mon cœur anxieux,
Sur mes lèvres ton nom, devant moi ton exemple ;
De ton culte je suis l'autel, je suis le temple
Toujours fumant, priant, vibrant pour toi,
Et tu n'es vraiment bien toute entière qu'en moi !
Je n'ai point de regrets où le blasphème gronde,
Car je sais que tout passe et finit en ce monde,
Et que si, pour le temps, la mort nous sépara,
C'est elle, pour toujours, qui nous réunira !

Lyon, 2 mai 1883.

Charles MAURAY.

LA MARIEUSE

Aventures héroï-comiques de Dame Jordannet
PAR ERUAL

Contre 50 centimes en timbres-poste adressés au bureau du journal, on recevra franco une très-jolie brochure imprimée sur même papier que le *Zig-Zag*. Ce récit extraordinaire de moeurs prises sur le vif déridera tous les fronts. En vente au même prix, dans tous les kiosques, chez les libraires, marchands de journaux.

50 cent. — LA MARIEUSE! — 50 cent.

Grands Magasins de Nouveautés

A LA

VILLE DE LYON

31, Rue de la République, 31

TOUS LES VENDREDIS

VENTE DE COUPONS

DÉCOUVERTE HUMANITAIRE ET PROVIDENTIELLE
POUR LA
GUÉRISON RADICALE
CERTAINE ET SANS DOULEUR
En moins de 5 à 10 minutes
DES

MAUX DE DENTS

LES PLUS CRUELS
Accidents et chroniques
AINSI QUE DE TOUS

LES INCONVÉNIENTS DE LA BOUCHE
PAR

l'Elixir souverain des Alpes

Composé par J. GOIRAND

Préparé par *IMBERT*, pharmacien
à Sisteron

Cet Elixir, uniquement composé de produits naturels, tels que plantes aromatiques, bois astringents, est reconnu supérieur aux autres Elixirs.

PRIX DES FLACONS :

Grand modèle, 6 f.; petit mod., 3 f., et demi-mod., 2 f.

DÉPOT GÉNÉRAL

Chez M. ROYER, rue d'Algérie, 2,
ET PRINCIPAUX COIFFEURS

Coiffures de Mariés et de Soirées

SPÉCIALITÉ ET SALONS DE TEINTURE

Lucien Coquet

COIFFEUR

42, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 42

LYON

LA BALLADE

Directeur : G. VENTENAT.

Rédacteur en chef : Charles FURSTER.

La *Ballade* ouvre des concours mensuels, ouverts gratuitement à tous ses abonnés.

Le premier est nommé membre d'honneur, Sa photographie, sa biographie et sa poésie sont publiées gratuitement dans la *Ballade*.

Le second reçoit une médaille.

Les ouvrages littéraires sont en outre distribués.

Prix de l'abonnement : 10 fr. par an.

Bureaux : 22, rue Vital-Carles, Bordeaux.

Le 4^e grand Concours de la Société poétique méridionale est ouvert à partir du 1^{er} mai jusqu'au 15 juillet.

La Société fera imprimer à ses frais le meilleur des recueils de poésies qui lui seront présentées. Des médailles, des accessits et des mentions seront aussi décernés.

Demander le programme à M. Edward Sansot, secrétaire général, à Aignan (Gers).

LA REVUE CRITIQUE

27, Rue Monge, Paris

Journal hebdomadaire. Théâtre, littérature, beaux-arts, droit, sciences et finances.

GRAND Manège Lyonnais

ÉCOLE
D'ÉQUITATION



ÉCOLE
DE DRESSAGE

Rue Duguesclin, 19 et 27, rue Montbernard, 37, en face du pont Saint-Clair

Direction **MARTINI et GRANGENEUVE**

Cet Etablissement de création récente, le plus vaste de la ville, est à proximité du parc et des principales lignes de tramways.

COURS DE VOLONTARIAT

A partir du 1^{er} mai, les cours du soir sont annulés et auront lieu tous les jours, de 6 heures 1/2 à 7 heures 1/2 du matin, et de 2 à 3 heures de l'après-midi, les mardi et jeudi.

PENSION

A VENDRE

Sur les bords de la Saône

CHARMANTE PROPRIÉTÉ

Ayant une belle vue

Ecurie, remise, salle de bains, deux pompes, dont l'une refoulante, distribuent l'eau à volonté dans chaque appartement de la maison composée de douze pièces plafonnées et parquetées. Jardins d'agrément et de rapport complantés de deux cents pieds d'arbres fruitiers et d'embellissement.

Grandes facilités pour la pêche et promenades nautiques

Habitation à cinq minutes de la Gare

S'adresser, 95, rue Molière, 95, au troisième, bureau du *Zig-Zag*, toujours ouvert, surtout le dimanche.

LES INSECTES ET DAME JORDANNET

COMMUNICATION INTÉRESSANTE

(La plus grande discrétion est recommandée, car ce qui suit est un secret que je ne veux confier qu'aux Dames)

Parmi les maux innombrables dont est tributaire notre existence humaine, il est une calamité entre toutes, dont on pourrait dire avec le Fabuliste, que si nous ne mourrions pas toutes, toutes nous sommes frappées : c'est une véritable peste, c'est la septième plaie d'Egypte qui se perpétue dans nos ménages, je veux parler de la plaie des insectes.

Quelle est celle d'entre nous qui n'a jamais eu à déplorer les funestes effets des ar. tes et des mites ? Quelle est celle dont les rêves d'été n'ont jamais été troublés ? Quelle est celle qui... oserai-je le dire ? qui n'a jamais marché sur un... cafard!!..

Avant d'aller à la campagne, je veux que vous assuriez vos fourrures, lainages, vêtements, ameublements, etc. — En un mot, avez vous des puces, punaises, des cafards, des cousins, des moustiques, des mouches, des fourmis et tous autres insectes et vermines ? Ecoutez Dame JORDANNET qui s'y connaît :

Allez à la pharmacie du Serpent, 32, rue Lanterne, et demandez la

POUDRE FOUROYANTE DES DALMATES

C'est la mort et la destruction complète de tous les insectes.

Vous m'en donnerez des nouvelles.

IMPRIMERIE P.-M. PERRELLON

Grande rue de la Guillotière, 28

Lettres de faire part, de décès, Circulaires, Factures, Mémoires, Prospectus

JOURNAUX DE TOUS FORMATS

LE ROSSIGNOL

Journal de la Jeunesse, littéraire,

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS

Edward SANSOT, rédacteur en chef

ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN

A l'occasion de son entrée dans sa 2^e année, le *Rosignol* offre ses primes exceptionnelles aux abonnés avant le 15 juin. L'équivalent du prix de l'abonnement sera remboursé en ouvrages littéraires.

Envoi gratuit d'un numéro explicatif sur demande affranchie adressée à M. Edward Pansot, à Aignan (Gers).

COMITÉ DES CONCOURS POÉTIQUES DU MIDI DE LA FRANCE

Anciens concours poétiques de Bordeaux

APPEL AUX PORTES

Le trentième Concours poétique

Ouvert en France le 15 février 1883, sera clos le 1^{er} juin 1883. Vingt Médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le programme, qui est envoyé franco, à M. EVARISTE CARRANCE, Président du Comité, 12, rue Roussannes, Agen (Lot-et-Garonne). — Affranchir. — Le programme se trouve aussi aux bureaux du *Zig-Zag*.

SOCIÉTÉ BIOGRAPHIQUE DE FRANCE

ORGANE :

« LE BIOGRAPHE »

CONCOURS LITTÉRAIRES

Sous la présidence d'honneur de

M^{me} EDOUARD LENOIR

BIOGRAPHIES, PHOTOGRAPHIES (grand format)

Pièces des Lauréats insérées gratuitement dans le *Biographe*.

PRIX :

Médailles argent et bronze, Ouvrages littéraires et diplômes d'honneur

Le programme est envoyé franco sur demande adressée à M. J. CHAPELOT, directeur du *Biographe*, rue Malbée, 91, Bordeaux.

RÉPÉTITIONS

DE

LATIN ET DE CALCUL

POUR COMMENÇANTS

S'adresser au bureau du journal.

LE

MARIAGE CHEZ NOS PÈRES

UN BEAU VOLUME IN-8, RÉCITS ET

LÉGENDES, PAR

ÉVARISTE CARRANCE

PRIX : 5 FR.

Ce livre abonde en curieux détails, dit M. Emile Blemont, du *Rappel*; on y trouve les traditions de chaque province des Vosges aux Pyrénées.

LA FINANCE POUR RIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant le Dimanche

MONDAIN, THÉATRAL, POLITIQUE

14, Rue de l'Echiquier, 14, Paris